

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... 13.50

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, etc.

Le prix des Abonnements est payable d'avance.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD



Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ANNONCES: La ligne... 20 c. Réclames: 30 c.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal.

ROUBAIX, 1<sup>er</sup> JUILLET 1879

BOURSE DE PARIS DU 1 JUILLET

Table of stock market prices for various securities like 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, etc.

BOURSE DE PARIS

Table of stock market prices for various securities like 3 0/0 amortissable, Rente 3 0/0, etc.

DEPECHE COMMERCIALES

Change sur Londres, 4 3/8; change sur Paris, 5 1/2; etc.

BULLETIN DU JOUR

Afin d'éviter les trois lectures réglementaires, la majorité de la Chambre a voté l'urgence des projets Ferry.

Feuilleton du Journal de Roubaix

Du 2 JUILLET

LA VIEILLESE

MONSIEUR LECOQ

Par M. F. DU BOISGOBEY

PREMIERE PARTIE

M. LECOQ se débecte

— Et moi, patron, je ne suis pas riche, mais quand je pense que c'est moi qui serai cause que M. Lecoq finira dans la peine, je donnerais bien les qualifications, l'avancement, et tout, pour ne pas être allé à la Morgue aujourd'hui.

Aussi, M. Ribot n'a-t-il eu aucune difficulté à démontrer l'innocence des raisons invoquées par le ministre.

Entre temps, M. Bouchet a demandé à interpeller le ministre sur la saisie de la Lanterne. L'interpellation a été renvoyée à aujourd'hui sur la demande de M. Lepère.

« Que va penser l'Europe du triste spectacle que la minorité du Parlement donne à la France ? Jamais, sous aucun régime, jamais dans aucun pays, on n'a assisté à de telles violences ! »

Ainsi, la Chambre des Communes vient d'avoir, elle aussi, une séance fort troublée, fort tumultueuse, qui arrache au Times de douloureux gémissements.

de tous côtés des conversations particulières qui couvraient les sens des voix. Irrité de ce manque d'égards, M. Parnell — un autre Irlandais — invita le président à faire respecter l'orateur.

« Le peuple d'Irlande, a-t-il ajouté, n'a jamais eu affaire à un gouvernement aussi odieux (base) que le gouvernement conservateur, un gouvernement qui ne trouve, pour résoudre la question agraire, d'autre moyen que les coups de fusil... »

Tel est le langage passionné — et injuste — qu'un orateur de la minorité a pu tenir dans le Parlement anglais.

UNE LETTRE DE Mgr LÉVÊQUE D'ANGERS A M. JULES FERRY

Mgr l'évêque d'Angers vient d'adresser la lettre suivante à M. Ferry, en réponse à l'une des accusations mensongères dont le ministre a émaillé son dernier discours :

Monsieur le ministre, Je lis dans le compte-rendu officiel de la séance d'hier les paroles suivantes, que vous avez cru devoir prononcer devant la Chambre des députés :

« Quant à ce conseil supérieur dont les pouvoirs sont expirés depuis la fin de l'année dernière, et que vous semblez regretter, il s'est occupé de livres d'histoire, oui, et notamment d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. C'était une Histoire de France à l'usage des petites écoles. Ce livre fut fondroyé au sein du conseil supérieur par Mgr l'évêque d'Angers. Et savez-vous pourquoi ? »

« J'ai voulu m'en rendre compte, et j'ai constaté que le conseil supérieur l'avait frappé pour quelques épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Au souvenir des terribles scènes de la Convention, vous n'auriez pas admis que l'on pût écrire contre toute justice et toute vérité : « Au plus fort de la mêlée, des passions déchaînées, la Convention consentait tout son sang-froid. » (P. 122.) Quel que puisse être votre jugement sur l'une des époques les plus glorieuses de notre histoire, vous n'auriez pas admis que dans un portrait de Louis XIV, l'on glissât si légèrement sur les grandes qualités de ce roi, pour apprendre aux enfants « que son appétit était extraordinaire ; et qu'il mit à la mode pour se grandir les hautes poitrines »

dossier, n'était en état d'apprécier. Je laisse le public juge d'un pareil procédé, qui ne doit pas avoir beaucoup de précédents dans les annales parlementaires.

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

« Si vos préoccupations vous avaient permis de vous rendre un compte plus détaillé du livre dont il s'agit, vous auriez constaté bien autre chose que les épithètes un peu sévères appliquées aux mérites de François I<sup>er</sup> et de Louis XIV. »

et les talons élevés. » (P. 99.) Et quel ton, quel style dans un livre destiné aux petites écoles, où il faudrait avant tout enseigner le respect : « le brutal Charles Martel, l'indolent Louis VII, l'infâme Henri III, l'Austro-chienne Marie-Antoinette ! » (P. 17, 37, 76 et 110.)

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

« Je n'ajoute, puisqu'il s'agit d'un livre d'histoire signé par un savant professeur de l'Université, qui est aujourd'hui le recteur d'une de nos grandes académies. »

La mort du Prince Impérial

Le Times publie le rapport du lieutenant Carey sur la mort du prince impérial, rapport dont voici la substance :

« Ayant appris que le prince devait, le 7 juin, aller reconnaître le pays en avant de la colonne afin de choisir un emplacement pour le nouveau camp, je proposai de l'accompagner, parce que j'avais déjà parcouru cette contrée à cheval. Ma demande me fut accordée, mais le colonel Harrison me déclara que je ne devais intervenir d'aucune manière dans ce que ferait le prince, parce qu'il désirait lui laisser tout le mérite du choix du camp. »

« Un moment avant de partir, n'ayant pas trouvé d'escorte préparée, je m'adressai à la brigade major de cavalerie. A 9 heures 15, six hommes du corps de cavalerie de Wellington vinrent se placer en bataille devant le général. »

« Avec ces hommes et un Zouloù nous nous mîmes en route. Six Basutos du camp de Shepstone avaient aussi reçu l'ordre de venir avec nous. Avant de traverser Blood-River, nous les envoyâmes réclamer, et le message revint à nous disant qu'il nous rejoindrait sur la colline, entre les hauteurs d'Icezi et d'Itelezi. Nous renvoyâmes le message avec ordre de ramener lui-même l'escorte. Nous aperçûmes à ce moment à droite et à gauche de fortes colonnes de Basutos, et nous mîmes pied à terre auprès du monticule. »

« Le colonel Harrison arriva au galop en nous annonçant que la cavalerie du général Marshall était en route. Je suggérai au prince l'idée d'attendre le reste de l'escorte, mais il me répondit : « Oh ! non ! nous sommes bien assez en force ! »

« Nous gravâmes la côte rocheuse qui domine la rivière Ilyetozi, et je proposai de descendre, mais le prince proposa de le faire plus près de la rivière. Nous restâmes une demi-heure à prendre des esquisses du pays environnant que nous fûmes avec nos lunettes. Ne voyant rien de suspect, nous descendîmes au kraal dans la vallée et nous dressâmes nos chevaux. On ne prit pas de précautions, parce que l'on ne s'attendait pas à la présence des Zouloù, que rien ne trahissait nulle part. »

« Le prince était fatigué ; il se coucha en dehors de la hutte ; les hommes firent le café et moi, je fus reconnaître avec ma lunette. A trois heures cinquante, je proposai de faire seller les chevaux. Le prince me dit d'attendre encore dix minutes, mais il en donna l'ordre au bout de cinq minutes. J'avais selle et j'étais à cheval, lorsqu'on entendit un bruit suspect. Le prince commanda de se préparer à monter à cheval. »

« Je regardai autour de moi et je vis le prince le pied à l'étrier, au même moment, je donnai l'ordre de monter à cheval, et comme les hommes se mettaient en selle, je vis, environ à 20 yards de distance, des Zouloù qui se précipitaient vers nous. Ils firent feu pendant que nous prenions le galop. Je croyais que tous les hommes étaient montés à cheval, et comme je savais que leurs carabines n'étaient pas chargées, je jugeai que le meilleur parti à prendre était de nous échapper le long des herbes avant de faire halte. »

« Je regardai autour de moi et je vis le prince le pied à l'étrier, au même moment, je donnai l'ordre de monter à cheval, et comme les hommes se mettaient en selle, je vis, environ à 20 yards de distance, des Zouloù qui se précipitaient vers nous. Ils firent feu pendant que nous prenions le galop. Je croyais que tous les hommes étaient montés à cheval, et comme je savais que leurs carabines n'étaient pas chargées, je jugeai que le meilleur parti à prendre était de nous échapper le long des herbes avant de faire halte. »

Le père Lecoq se vantait peut-être un peu en affirmant que les problèmes judiciaires le laissaient tout à fait indifférent, car un instant après il reprit, en se parlant à lui-même :

« Elle est intéressante pourtant, cette affaire-là... Si j'étais jeune et si je n'avais pas Louis, elle m'aurait passionné... il y a surtout ce diable de muet... c'est lui qui sait le mot de l'énigme, mais il ne peut pas le dire... et pour cause... »

« Qu'ont-ils donc fait là-bas, à la maison ? des sottises jusqu'à présent. Le chef de la sûreté, que j'ai rencontré hier aux Tuileries, m'a voué qu'ils n'étaient pas beaucoup plus avancés que le premier jour. Il se plaint de Tolbiac qui s'endort sur la besogne. Je regrette de le lui avoir recommandé, ce Tolbiac. Cet homme-là est un vaniteux, qui fait plus de bruit que de besogne. Et puis, je ne le crois pas très-sûr, il brasse des affaires en dehors de la maison. Ça peut être bon en Angleterre : c'est très-mauvais en France. »

« Heureusement qu'ils lui ont adjoint Pié-douche. Celui-là est honnête. Il a du coup d'œil et même du jugement... un peu trop sujet pourtant à s'emballer. »

« M. Lecoq en était là de ses réflexions, et il allait quitter sa fenêtre, lorsqu'un coup de main attelé s'arrêta devant sa porte. A cette heure matinale, sur le quel conté, un véhicule de maître est presque un événement, et, par habitude, le policier en retraite aimait à tout savoir. »

« Il se pencha pour voir qui venait en si bel équipage faire visite à un des locataires d'un immeuble habité par des modestes bourgeois. »

« Deux dames descendirent du coupé et entrèrent précipitamment dans l'allée de la maison. »

« C'est singulier, murmura le bonhomme, on jurait que c'est Mme Lecomte et sa fille... mais je me trompe évidemment... pour arriver ici à 8 heures du matin, il faudrait qu'elles se fussent levées avant le jour... pourtant, ce coupé est bien le leur... maintenant, je reconnais le cocher. »

« Oh ! oh ! ajouta-t-il en fermant la fenêtre, est-ce qu'il s'éleverait des difficultés?... Est-ce que Mme Lecomte viendrait me voir pour reprendre sa parole ? »

« Mais non, c'est impossible... dans ce cas, elle n'aurait pas amené Thérèse. »